No 82

AGE CRITIQUE

CHEZ LA FEMME.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE
à la Faculté de Médecine de Montpellier
LE 5 AOUT 1851 ;

Par Édouard de MASSIA,
de Mosset (PYRÉNÉES-ORIENTALES).

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Monarchia singulari potitur uterus.
(VANHELMONT.)

Montpellier.
BOEHM, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE.
1851.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

À MES PARENTS.

Hommage de reconnaissance.

E. DE MASSIA.

AGE CRITIQUE

CHEZ LA FEMME.

Personne n'ignore que la dénomination d'âge critique a été appliquée à cette époque, où la femme perd son aptitude à la reproduction de l'espèce.

Bien d'autres termes ont servi à désigner cette période remarquable, qui imprime à l'économie toute entière des modifications profondes, une nouvelle vie, de nouveaux besoins. Celui de *ménopause*, que Gardanne trouve *plus analogue au génie de l'art*, rappelle à l'esprit par son origine (μὴν mois et πανσίς cessation) le phénomène le plus saillant, celui qui tombe le premier sous nos sens, qui annonce, par son apparition, qu'une révolution radicale s'opère dans le système organique, ainsi que dans ses actes. Mais ce n'est pas à son influence qu'est due la série des changements physiologiques dont est passible la dernière période de la vie du sexe. Comme eux, il se trouve soumis à une même cause, à la perte de la fonction procréa-

trice ; il en est une conséquence nécessaire, et il lui est lié d'une manière si intime, qu'il a pu servir à désigner la fin de cette fonction importante dont il est l'effet.

C'est à l'âge de quarante-cinq ans, en moyenne, que la nature a fixé dans nos contrées tempérées le terme de la vie sexuelle ; elle l'a retardé ou rendu plus précoce d'après des lois constantes, assez en harmonie avec celles qui ont présidé au développement de la puberté, mais dont l'action combinée diversement ne permet pas d'assigner une époque précise à l'événement important qu'elles régissent. Ces variations trouvent leur origine dans la température, dont l'influence est contre-balancée à son tour par la manière de vivre, par le tempérament. C'est l'intervention de ces deux modificateurs qui recule les limites de la ménopause dans les climats chauds, où une constitution délicate, une vie sédentaire, hâtent la disparition du flux menstruel; tandis que celle-ci se montre plus tardive dans les localités et les pays froids, chez une personne bien constituée ou qui a mené une vie active. Nous trouvons fréquemment réunies ces dernières conditions chez les femmes de la campagne, dont le système musculaire est plus souvent mis en jeu en plein air. Aussi fournissent-elles en plus grand nombre des exemples de grossesse tardive. Quelle que soit, en définitive, l'époque qui marque la fin de la période menstruelle, nous voyons celle-ci acquérir,

presque toujours, une durée de trente ans dans les différents pays. Toutefois, n'oublions pas que dans nos villes, où la culture des arts et le contact de la société font naître une sensibilité plus exquise ou occasionnent une excitation plus grande de l'imagination, le développement de la puberté s'effectue avant l'âge ; cependant la faculté d'être mère ne cesse pas avant la 45e année, preuve manifeste que son déclin est soumis aux effets de la puissance vitale particulière à chaque individu. Il s'annonce, dans son meilleur mode d'apparition, par le prolongement de l'intervalle qui sépare chaque époque menstruelle, par le peu de durée et la quantité moindre du flux rejeté. Celui-ci disparaît une, deux fois, pour se montrer de nouveau en devenant plus rare, et souvent pour se changer en sérosité rougeâtre, qui blanchit graduellement avant de se dissiper pour toujours.

Telle est la règle de conduite que la nature, en agissant sans secousses, indique au médecin, toutes les fois qu'il est appelé à seconder les efforts curateurs qu'elle provoque ; elle semble tâtonner pour avancer avec plus de sécurité dans la possession de ses droits, et elle ménage ainsi l'habitude difficile à surmonter, quand elle a communiqué à l'organisme une disposition constante aux mêmes mouvements. Malgré cette régularité qui accompagne d'ordinaire l'âge climatérique, il n'est pas rare de rencontrer des personnes qui redeviennent sujettes à la mens-

truation à un âge plus avancé, et qui recouvrent une partie des attributs de la jeunesse. Malheureusement, dans la plupart de ces cas, on a confondu ces règles tardives avec des hémorrhagies dépendantes de lésions organiques de l'utérus; et c'est sur cette erreur qu'Haller attire notre attention quand il dit: « *Metus tamen ne ii serotini menses morbosi sint, et ex vitio uteri nascantur.* »

Les mêmes soins attentifs doivent être apportés aux suppressions trop brusques, dont certains accidents pourraient être la conséquence fâcheuse, et l'on ne saurait trop blâmer l'indifférence que montrent certaines femmes à ce sujet; mais elles doivent se défendre aussi des idées tristes et inquiétantes dans lesquelles les jette la crainte d'un changement inévitable, et que leur imagination leur fait voir parfois comme le résultat d'une hématose incomplète. Il est bien prouvé que ce phénomène, qu'on a regardé aussi comme l'effet d'une faiblesse dépendante de l'âge, n'a rien de compromettant par lui-même; il est inhérent à l'organisme, et il s'établit tout aussi naturellement que la puberté, dont l'apparition n'a pas moins d'influence sur les actes de la vie. Cette époque de transition à l'adolescence, en mettant la femme en état de donner la vie à un nouvel être, a soin de lui procurer en même temps les matériaux capables de le nourrir et de hâter son développement. C'est le but qu'est destinée à remplir la surabondance de sang qui se

manifeste après l'enfance, et dont la sécrétion n'est qu'un *succédané de la grossesse.* Elle apparaît avec les besoins de l'utérus, et elle se maintient jusqu'au moment où ce viscère se trouve dépouillé de la faculté importante qui lui était confiée. Resté dès-lors sans destination, cet excès de forces assimilatrices deviendrait inutile, et peut-être nuisible à l'économie, si la nature, toujours prévoyante, ne le supprimait avec la fonction qu'il contribuait à exécuter.

Sans doute, elle le dirige dans une distribution nouvelle ; néanmoins sa suppression n'est pas plus à redouter que celle de la sécrétion du lait, et dont la mère ne se trouve dépourvue que tout autant que le nourrisson a acquis les forces nécessaires à élaborer des substances moins assimilables.

Avec la perte de l'écoulement périodique se montrent les autres phénomènes physiologiques qui se rattachent à l'évolution de la dernière phase de le vie ; ils paraissent se grouper tous autour de ceux qui se manifestent du côté de l'utérus, dont la puissance étendue l'unit à tous les organes. Dans son extinction même, il leur fait sentir son pouvoir, en emportant avec lui cette vitalité que son stimulus leur avait communiquée. Privé de ses attributs, il se flétrit, reprend la place et le volume qu'il occupait dans le premier âge, et vit de la vie des autres organes ; il perd sa sensibilité propre, son érectilité, ses propriétés dilatables ; dans la mu-

queuse et les capillaires, il éprouve un resserrement inaccoutumé, sa substance devient plus ferme et plus dense : tout chez lui conspire à arrêter cette évacuation que la nature avait déjà retirée de la femme, avec les autres caractères de la féondité. Du côté des ovaires, le même affaissement s'y observe : ils diminuent de volume, deviennent calleux, et restent couverts de cicatrices, seul vestige des ovules ; ils subissent en un mot, le même sort de l'utérus, ils restent frappés d'impuissance. Les glandes mammaires, assujetties aux organes précédents par des fonctions presque semblables, ou du moins destinées au même but, s'atrophient à leur tour, en même temps que la perméabilité de la peau augmente : l'épiderme brunit, le derme perd de sa délicatesse et devient le siége d'une circulation capillaire plus active. Par l'effet d'une expansion générale, tous les tissus acquièrent un surcroît de forces assimilatrices, aux dépens de la vitalité et des matériaux dont les privaient les organes générateurs. C'est qu'avec la cause qui la tenait sous sa dépendance, cesse de se continuer aussi la concentration vitale : distraction constante dont notre manière d'être s'accommode, toutes les fois qu'il s'accomplit en nous une fonction importante. La somme plus grande d'activité que celle-ci semble exiger pour son exécution, est prise sur les autres appareils, dont le jeu se trouve ralenti d'une manière notable. Il est aisé de s'en convaincre : lorsque l'é-

laboration des aliments est devenue difficile, elle fait éprouver le plus ordinairement le besoin de sommeil, pour que rien ne puisse opérer une diversion trop forte. Et si notre esprit est tendu par une préoccupation sérieuse, il devient moins sensible aux impressions du dehors. Si nous examinions tous nos actes, nous nous apercevrions que chacun d'eux réclame à un degré plus ou moins élevé ce concours du reste de l'économie.

La nouvelle répartition, devenue générale et régulière, se fait sentir au système pileux; il devient plus rude, plus abondant, plus fortement coloré. Le tissu cellulaire s'accumule en plus grande abondance, l'abdomen acquiert plus de volume et ses viscères augmentant d'énergie, favorisent la nutrition qui se fait désormais dans l'intérêt de l'individu; « La femme cesse d'exister pour l'espèce, a dit Jallon, elle ne vit plus que pour elle. » Loin d'être parvenue au déclin de la vie, elle porte en elle un principe inépuisable de forces, ainsi que le prouve l'accord des auteurs à regarder comme plus longue que celle de l'homme, la carrière qu'il lui reste à parcourir; c'est une observation qu'avaient faite les anciens, et qu'un proverbe latin avait rendue vulgaire.

La longévité n'est pas le seul avantage dont la femme se trouve favorisée en héritant de la constitution de l'homme : elle échappe au plus grand nombre de maladies dont celui-ci est tourmenté, tout en

se rapprochant de lui par d'autres caractères. Il est bien digne de remarque que les nuances qui distinguent les deux sexes, et qui sont peu marquées dans l'enfance, tendent aussi à se dissiper dans la vieillesse : on retrouve chez eux le même maintien, la même allure, la même gravité dans la voix. Dans les goûts, dans les habitudes, comme pour les organes et les fonctions, il se fait encore des rapprochements qui n'ont rien d'étonnant pour qui connaît la solidarité qui unit le moral au physique ; ce qui fait que l'un régit l'autre à son tour. D'un autre côté, les mêmes modifications peuvent s'effectuer dans un ordre inverse, quand l'homme s'écarte de l'ordre naturel; si ses habitudes, ses mœurs ont quelque ressemblance avec celles du sexe destiné à des occupations plus sédentaires, sa conformation extérieure, ainsi que son mode d'être pathologique, porteront l'empreinte de sa manière d'agir. Cette loi s'étend même jusqu'à la comparaison de l'espèce humaine à des classes moins élevées de l'échelle animale, ainsi que le parallèle organique établi entre ces classes. « Les hommes d'une constitution délicate et molle, dit Roussel, tiennent beaucoup du goût et du caractère des femmes. Cela n'est pas surprenant : les animaux qui ont quelque conformité de structure avec l'homme, semblent se rapprocher de lui par leurs mœurs et leurs inclinations, et ceux qui ont entre eux des ressemblances corporelles, se ressemblent aussi plus ou moins par leur instinct. »

Il serait exagéré de dire que la femme subit une mutation complète, une fois que la nature n'a plus de vues sur elle touchant la procréation : anatomiquement, elle conserve des variétés de forme qui ne perdent pas leurs caractères, et les goûts, quoique modifiés par la nouvelle direction des facultés, indiquent encore que la femme n'a pas cessé tout-à-fait d'être de son sexe : insensible au désir de plaire, elle fait son bonheur de la vie domestique ; elle s'attache aux siens, qui lui rendent l'affection qu'elle leur prodigue ; elle les console, les dirige, les instruit par son expérience, *et si elle est malheureuse en vieillissant*, dit Menville, *ce n'est que parce qu'elle méconnaît sa double mission de mère et de grand'-mère.*

PHÉNOMÈNES PATHOLOGIQUES.

Bien que l'époque critique soit tout aussi naturelle que le passage de l'enfance à la puberté, et que, par elle-même, son influence ne puisse être nuisible, on est obligé d'ajouter, si l'on veut être exact, que les phénomènes qui la composent ne se succèdent pas toujours sans accidents ; comme tout acte de l'organisme, ils sont susceptibles de changements divers qui retentissent sur l'économie entière.

Il est vrai aussi qu'on ne doit pas pousser jusqu'à l'exagération ces dangers qui jettent parfois les femmes dans l'inquiétude, sans qu'il y ait imminence

de maladie réelle. Loin de s'alarmer de quelques anomalies, elles doivent s'appliquer à chasser toute idée triste, puisqu'un grand nombre d'accidents peuvent être attribués aux craintes qui bouleversent tout leur système, et que, d'après les calculs de Benoiston de Château-Neuf, cet âge n'augmente point la mortalité : « Du quarante-troisième degré de latitude au soixantième, assure cet observateur, c'est-à-dire sur une ligne qui s'étend de Marseille à Saint-Pétersbourg, en passant par Vevai, Paris, Berlin, Stockholm, à aucune époque de la vie des femmes, depuis trente ans jusqu'à soixante-dix, on n'aperçoit d'autre accroissement dans la mortalité, que celui nécessairement voulu par les progrès de l'âge. »

Disons plus : des observations nouvelles ont même prouvé que l'âge de quarante à cinquante ans est plus funeste aux hommes qu'aux femmes, quel que soit le genre de vie qu'ils embrassent.

Les troubles rattachés à l'époque climatérique peuvent trouver leur origine dans les causes suivantes : 1° dans la suppression seule de la fluxion et de l'excrétion, et alors la ménopause est cause prédisposante et occasionnelle en même temps ; 2° ils peuvent être sous la dépendance de principes morbifiques qui existaient déjà, et qui ne sont plus rejetés par la crise mensuelle. Ici, la ménopause est seulement cause occasionnelle.

1° Énumérons d'abord les accidents dépendants

de la suppression de l'excrétion périodique ; ils sont plus simples et moins redoutables, parce qu'ils sont plus faciles à dissiper. Ils se déclarent surtout dans le cas où la cessation menstruelle, en s'effectuant d'une manière trop brusque, a privé les forces et les humeurs du temps voulu pour l'adoption d'une répartition nouvelle ; l'économie, surprise avant de s'être débarrassée d'un acte dont la fréquence avait fait pour elle une habitude, le répète sans résistance lors même qu'elle n'en a plus besoin ; la double sanguification se continue, comme toutes les fonctions sur lesquelles l'habitude a une influence incontestable.

« Notre machine (dit Roussel, qui nous fait remarquer cette disposition à répéter les mêmes mouvements) a un penchant marqué à reproduire certains actes à des heures marquées. Qui ne sait que l'appétit et le sommeil devancent ordinairement le besoin, et ne sont provoqués le plus souvent que par l'habitude? Si on y faisait attention, on verrait que beaucoup de mouvements intérieurs sont réglés par ce principe, et il n'y a peut-être personne qui ne se soit aperçu que nos fonctions les plus grossières et les plus sensibles suivent des périodes plus ou moins remarquables. »

C'est en obéissant à cette même impulsion, que l'élaboration d'un sang superflu a survécu à la flétrissure de l'organe destiné à lui donner passage ; d'où résulte l'inégalité d'opérations entre l'héma-

tose et l'appareil excréteur ; l'humeur surabondante reste sans but et sans issue, et se prépare dès-lors une voie artificielle sur des points différents. Du côté de l'utérus se font jour des hémorrhagies déplétives, qui rétablissent l'équilibre quand elles dépendent d'une pléthore générale. Elles peuvent être occasionnées aussi par une irritation locale, par une atonie de tout le système, ou seulement de l'utérus, ou bien par le spasme. Des écoulements blancs, périodiques ou irréguliers, n'épargnent pas non plus la femme et l'incommodent, pendant un temps plus ou moins long. Parfois la fluxion déviée sur la muqueuse nasale devient l'origine d'épitasxis périodiques, abondantes ou rares; mais plus souvent, guidée par la sympathie et les rapports anatomiques, elle se fixe pour toujours sur le rectum, qu'elle fait hériter, sous le rapport de l'évacuation sanguine seulement, des droits qui jusque-là n'avaient appartenu qu'à l'appareil utérin. La régularité de cette nouvelle fonction devient dès ce moment le garant de la santé de l'organisme, comme la menstruation l'avait été à partir de la puberté.

Aussi, on ne doit pas craindre de regarder comme un bienfait de la nature, plutôt que comme des accidents pathologiques, ces phénomènes qui ne dérangent en rien la santé, et qui permettent à l'économie de se dépouiller insensiblement des habitudes qui la régissaient. On peut placer au même rang les sueurs générales ou partielles qui se re-

marquent à l'époque dont il est question, ainsi que l'écoulement diarrhéique, tant que par son abondance il n'altère pas notablement la nutrition.

Cette déviation fluxionnaire a souvent, pour certaines fonctions importantes, des conséquences moins inoffensives; elle entrave leur jeu et compromet par là leur existence. C'est que la nature n'est pas toujours intelligente dans ses actes, et que, dans le déplacement d'une fluxion, elle choisit généralement pour but un organe dont la liaison avec le point de départ fluxionnaire soit fortement établie. On ne peut donc trouver étonnant que les bouffées de chaleur à la face, les fortes congestions, les apoplexies même, ainsi que d'autres accidents de la pléthore, succèdent aux fonctions génératrices; il faudrait nier l'influence mutuelle entre les organes sexuels et le système cérébral, tant chez l'homme que chez la femme, pathologiquement aussi bien qu'en physiologie: on connaît en effet, d'une manière suffisante, la puissance de l'imagination sur les organes reproducteurs, et l'empreinte fâcheuse que ceux-ci portent sur les fonctions du cerveau; leur excitation répétée affaiblit le jugement et la mémoire, procure des éblouissements ou une série d'autres signes de lésions graves.

C'est aussi cette même sympathie utérine qui dispose les voies respiratoires à des hémorrhagies d'autant plus à craindre, qu'elles sont souvent l'occasion du développement d'une maladie organi-

que redoutable. L'abord du sang est encore préparé et rendu plus facile à l'estomac par la fonction journalière qui exige le concours de la vitalité des autres organes ; l'utérus lui-même ne peut se soustraire à la supériorité du viscère qui opère l'œuvre si importante de la digestion, et, en lui communiquant pour un instant une partie de son énergie, il ralentit ou suspend tout-à-fait l'excrétion menstruelle, même quand elle a acquis son maximum d'activité. Le reste de la muqueuse intestinale, celle de la vessie, se trouvent parfois soumises aux mêmes dangers, tandis que les cavités séreuses ou accidentelles deviennent sujettes à des altérations d'un autre ordre : des hydropisies difficiles à vaincre s'y accumulent et se fixent de préférence aux ovaires, peut-être par suite de la perte de tonicité qu'ils ont éprouvée. Si c'est à la périphérie que se porte le même mouvement, il appelle à la peau, par son exagération ou sa direction pathologique, des abcès dont la région du sein est surtout le siége, ou bien il se borne à la production de plaques érythémateuses. C'est à la même cause que j'ai cru pouvoir attribuer la succession des phénomènes dont j'ai entendu, depuis peu, une dame faire l'énumération. Elle se plaignait de bouffées de chaleur habituelles, dont elle était constamment soulagée par l'apparition d'un érythème qui envahissait successivement les deux jambes. Depuis huit ans que duraient les bouffées de chaleur (la

dame avait cinquante ans à peu près), l'éruption revenait tous les mois d'une manière assez régulière; il existait entre sa première apparition et l'époque ordinaire de la ménopause une coïncidence si frappante, qu'elle ne laissait aucun doute sur leur influence réciproque. On trouve d'ailleurs dans les auteurs un grand nombre de faits remarquables qui autorisent cette manière de voir; on est en droit d'affirmer, d'après eux, qu'il n'existe pas d'organe où ne puisse se fixer le mouvement fluxionnaire déplacé de l'utérus. La puissance de ce viscère sur toutes les fonctions de la vie se montre alors dans toute son étendue; c'est au moment où il va la perdre qu'il la met le plus en évidence: on dirait que, se sentant dépouiller de son pouvoir, il cherche à compenser, en mettant en jeu tous ses ressorts, le peu de temps qu'il lui reste à en jouir.

2° Les accidents dont il va être question demandent des soins plus soutenus que les précédents, parce qu'ils sont plus difficiles à surmonter. Ils paraissent produits par un principe morbifique qui existait déjà, et qui n'est plus rejeté par la crise mensuelle.

La plupart des personnes du sexe sont encore imbues de l'idée que le flux des règles est fourni par une humeur âcre et vénéneuse, dont les qualités délétères nuisent à la constitution, si celle-ci ne parvient à s'en débarrasser. Cette opinion qui,

chez les Juifs, faisait séquestrer les femmes menstruées, ne peut être admise de nos jours ; mais on ne peut contester que des principes morbifiques ne puissent s'échapper conjointement avec les règles, qui épargnent par là des maladies dont les affections existaient dans l'organisme. Ou bien il faut admettre que l'évacuation régulière des règles empêche les forces de la vie de se porter vicieusement sur les organes, ou la manière de répondre aux impressions irrégulières reçues peut déterminer telle ou telle souffrance.

D'après l'observation de J. Nicolas Péclin, la même perte peut encore devenir un moyen préservatif d'une épidémie. Il dit (*Observ.* 36, *lib.* I) qu'il régna une maladie épidémique à Leyde, en 1669, pendant laquelle plusieurs femmes enceintes furent toujours très-bien réglées jusqu'au dernier mois de leur grossesse, et qui furent préservées par là de l'épidémie qui attaqua toutes les autres femmes, sans épargner celles qui étaient grosses, mais qui n'avaient pas leurs mois. On voit de semblables résultats fournis par les hémorrhoïdes, qu'on peut regarder comme une fonction semblable, sous beaucoup de rapports, à la fonction menstruelle. Elles nous offrent fréquemment des faits qui prouvent que ces deux évacuations sont de véritables crises salutaires : un flux hémorrhoïdaire existe régulièrement chez un homme qui, d'habitude, jouit d'une bonne santé; il veut supprimer intempestivement

cette infirmité incommode, et une gastrite survient d'une manière brusque. Celle-ci se juge par des èpistaxis fréquentes, qui, à leur tour, sont remplacées par des douleurs rhumatismales des muscles et des articulations ; des éruptions cutanées de toute espèce coïncident avec la guérison des gonflements articulaires, et, après la cessation des dartres, se déclare une névralgie intense, à laquelle viendront succéder d'autres symptômes variés. Que les hémorrhoïdes viennent à reparaître, et tous les troubles cessent spontanément, en laissant les organes successivement attaqués reprendre leurs fonctions normales.

Ce qui arrive pour la suppression des hémorrhoïdes, est tout aussi fréquent lorsque la ménopause est trop brusque ou que la femme ne suit pas les conseils que dicte l'hygiène. C'est ainsi que des affections dont les effets s'étaient produits dans l'enfance, suspendent leur action malfaisante à la puberté et continuent à se révéler par des lésions organiques à la ménopause. L'affection scrofuleuse nous rend souvent témoins de cette propriété attachée à l'évacuation menstruelle, de comprimer les désordres qui avaient commencé à se produire, et qui reprennent une marche rapide sitôt qu'ils ne trouvent plus d'obstacles. Le docteur Lisfranc nous fait remarquer que leur diagnostic devient plus facile : « C'est à l'époque critique, dit-il, que les maladies latentes prennent de l'accroissement, et

deviennent faciles à diagnostiquer : les affections morbides stationnaires font des progrès ; les poitrines qui avaient été douteuses, celles même qui n'avaient inspiré aucune crainte, sont assez souvent affectées de tubercules. » C'est en effet par des tubercules au poumon que se traduit l'affection scrofuleuse à la ménopause, tandis qu'elle avait attaqué de préférence les yeux, les ganglions, le cuir chevelu pendant la première jeunesse. « Que de fois, dit le docteur Menville, n'avons-nous pas été triste spectateur de la marche rapide de la phthisie pulmonaire, qui, pendant de longues années, était restée stationnaire ! »

Une maladie qui n'est pas moins redoutable, c'est le cancer dans ses diverses formes, parmi les causes duquel on compte généralement la suppression d'une évacuation habituelle. Il se rencontre presque toujours sur des sujets scrofuleux, circonstance qui le rend naturellement le voisin de la phthisie pulmonaire. On peut d'ailleurs établir, d'une manière assez exacte, que ce lien de parenté unit plus ou moins étroitement toutes les affections spécifiques, puisqu'elles se succèdent les unes aux autres, qu'elles se remplacent chez le même sujet, et qu'en passant du père au fils l'une peut engendrer l'autre.

Le siége de l'ulcère cancéreux se fixe plus volontiers à l'utérus, aux ovaires, aux mamelles. Ce sont les organes qui ont le plus à souffrir de cette maladie, une des plus funestes et des plus dangereuses.

Ils commencent parfois par donner naissance à des polypes, à des corps fibreux, résultat de la productibilité qui a persisté et qui s'est irrégulièrement répartie; et la dégénérescence squirrheuse ou encéphaloïde ne tarde pas à envahir ces produits anormaux qui la devancent.

Si des douleurs rhumatismales surviennent, elles adoptent ordinairement le caractère inflammatoire, et envahissent les articulations sans épargner les tissus fibreux et musculaires. Mais elles ne semblent pas, comme la goutte, si spécialement réservées à cette époque, comme l'a avancé Hippocrate, quand il a dit : *Mulier podagra non laborat, nisi menstrua defecerint.* Cette opinion trop absolue est pourtant exacte dans la plupart des cas : la goutte attaque rarement la femme, avant l'âge où son tempérament devenu plus vigoureux, se rapproche de celui de l'homme, et, chez celui-ci, cette maladie est aussi l'apanage de la vieillesse, dont la tendance à former des produits calcaires est fortement prononcée. Aussi est-ce dans l'âge de retour que prennent naissance les calculs de la matrice et ceux des autres cavités. En même temps, le scorbut, la syphilis, qui s'étaient maintenus latents pendant plusieurs années, acquièrent une intensité nouvelle, et contribuent à grossir le cadre nosologique.

La peau est encore envahie par les dartres, qui trouvent souvent leur cause dans le principe des affections rhumatismales, scrofuleuses, scorbuti-

ques, vénériennes. Pourvu qu'elles n'attaquent pas un organe trop sensible et qu'elles se bornent à un espace peu étendu, elles sont plutôt incommodes que nuisibles; mais elles peuvent devenir causes d'accidents plus graves, en changeant de siége et en se portant sur les organes viscéraux, où l'affection se traduit par d'autres symptômes, quelquefois mortels. C'est une métastase qui n'est pas bien rare. M. Golfin nous a parlé, dans ses Leçons orales de 1847, d'une demoiselle que tourmentait beaucoup une dartre à la jambe; elle chercha à la faire disparaître, et la répercussion de la maladie devint la source d'une ophthalmie rebelle, qui ne céda qu'à un traitement général.

Un autre fait, non moins remarquable, est celui dont un jeune médecin m'a rendu témoin sur lui-même. Il avait vu paraître, depuis un an, au creux de la main, un exzéma impétigineux dont les démangeaisons étaient devenues intolérables. Il voulut s'en débarrasser rapidement, quoique persuadé que cet acte morbide n'était que le signe d'une affection générale. L'acétate de plomb rendit prompte la disparition de ce symptôme; mais il fut en même temps remplacé par une douleur très-vive dans le trajet du nerf sciatique. Les souffrances augmentèrent avec une rapidité considérable et une intensité telle, que la progression et le sommeil étaient devenus impossibles. Cette fois, le traitement fut dirigé avec plus de prudence contre la

sciatique, qui avait complétement cessé le douzième jour. Elle avait fait place à la dartre qui faisait des progrès depuis la neuvième jour, en raison inverse des douleurs coxo-fémorales. Depuis le malade s'est bien promis de se borner aux soins de propreté.

On n'est pas sans observer souvent de ces névroses qui remplacent d'autres altérations morbides, surtout après la suppression brusque d'une hémorrhagie constitutionnelle. On peut les regarder aussi comme la manifestation d'un état morbide inappréciable, ou peut-être comme résultat d'une mauvaise direction des forces. De ce nombre se trouve l'hypocondrie, une des maladies que la femme semble emprunter à l'autre sexe. Elle peut être intermittente, et se manifester de diverses manières. On voit la mélancolie priver la malade de sommeil, la rendre d'une susceptibilité excessive, et même troubler sa raison. Mais la névrose qui accompagne plus fréquemment la cessation des régles, est l'hystérie, à la production de laquelle doivent contribuer pour leur part, la susceptibilité nerveuse plus grande et la secousse imprimée au système sanguin. Car la fluxion se porte de préférence sur les parties irritées; et les actes morbides, si une affection existe, suivent irrésistiblement la voie que lui a tracée la fluxion : *Ubi dolor, ibi fluxus; ubi fluxus, ibi diatheseos manifestatio.*

Cette manifestation de l'affection hystérique se

traduit sous des formes diverses, selon le point où elle se fixe : il lui arrive de produire des convulsions horribles et qui ressemblent à l'épilepsie. Celle-ci se déclare même, quand les ordinaires se suppriment accidentellement. Raymond de Marseille en cite un cas qui s'était montré chez une demoiselle de dix-sept ans, à la suite d'une suppression des règles occasionnée par une grande frayeur. Les accidents se reproduisirent pendant trois ans, et résistèrent à tous les soins, jusqu'à ce que la petite-vérole eût rappelé la fluxion salutaire de l'utérus. D'ordinaire, ce n'est pas à l'âge de quarante-cinq ans que l'invasion de la maladie se fait pour la première fois; d'autres attaques avaient eu lieu à l'approche de la puberté, et avaient cessé tant que la menstruation avait été régulière. Elles obéissent à la tendance fâcheuse de nos organes et de nos fonctions à produire les mêmes dérangements, une fois qu'ils ont reçu une impression morbide. Cette direction vicieuse dont ils avaient été détournés momentanément, les mouvements de la vie la reprennent, aussitôt que l'économie est privée de la révulsion naturelle. De là provient la possibilité de tant de maladies attachées à l'âge de retour. « Il paraît, dit Pinel, qu'en rapprochant les observations rapportées par les auteurs, sur les diverses maladies aiguës ou chroniques, qui peuvent se compliquer avec la cessation des règles ou l'âge de retour, on pourrait y faire entrer comme pour l'a-

ménorrhée, presque toutes les maladies internes, à cause de ces rapports sympathiques qu'a l'utérus avec toutes les autres fonctions de la vie animale.»

Mais, à part les accidents dont la pléthore peut être la cause à elle seule, les autres maladies sont le résultat d'affections déjà existantes, soit qu'elles se fussent révélées précédemment par quelques symptômes, soit que leur existence n'eût encore été prouvée par aucun signe extérieur. La ménopause semble n'être qu'une occasion qui leur est offerte pour signaler leur présence.

TRAITEMENT.

Outre le traitement qu'il serait trop long de donner d'une manière complète, et qui est réclamé par chacune des affections qui viennent d'être énumérées, il ne faut pas perdre de vue un but vers lequel doivent être dirigés tous nos efforts : je veux parler de la restitution artificielle de l'émonctoire naturel enlevé à l'économie. Par ce moyen, on parvient à rétablir, autant qu'il est possible, un juste rapport entre les productions et les pertes, et l'on ouvre une nouvelle voie aux principes délétères qui ne peuvent plus être éliminés périodiquement.

La saignée générale obtient ici le premier rang par la promptitude de son action ; elle procure un passage facile à la masse du sang devenue surabondante dans tout le système circulatoire, et elle

opère une déplétion rapide des organes qui commencent à s'engorger. Remarquons seulement qu'il n'est pas indifférent d'appliquer la phlébotomie sur un point peu en rapport avec l'utérus , à cause de la direction réitérée et fréquente qu'avait coutume de prendre la fluxion vers cet organe. On sait, en effet, combien la saignée du pied a plus d'efficacité que celle du bras pour rappeler les règles trop difficiles ; et puisque le résultat auquel on désire d'arriver est devenu tout différent, il doit exiger aussi un changement de siége de la part des émissions sanguines. Celles-ci demandent à être répétées et peu abondantes , surtout lorsqu'il existe déjà des pertes dépendantes de la pléthore générale , telles que des métrorrhagies simples ou avec spasme , des hémoptysies , des hématémèses , ou que des névralgies diverses prennent naissance dans la même cause. Une perte trop grande affaiblirait la malade, et la débilité deviendrait la cause inévitable d'une susceptibilité nerveuse exagérée.

En diminuant la masse totale du sang dans les gros troncs seulement , il est rare qu'il en résulte une déplétion capillaire suffisante dans les points engorgés par l'irritation ; c'est alors que les rubéfiants , les sangsues , les scarifications trouvent une application convenable , en produisant une déplétion locale , en détournant le sang par une substitution d'irritation. Mais ces moyens ne sont pas constamment employés de la même manière par

rapport à l'organe dont la fluxion est le siége : si celle-ci est active, ou si elle se reproduit par intervalles, l'irritation des sangsues et plus encore des scarifications dans son voisinage ne feraient qu'augmenter l'attraction, qu'on doit au contraire diriger d'un autre côté ; on se trouve dans l'obligation d'avoir recours aux révulsifs, dont les effets sont d'autant plus efficaces, que la partie sur laquelle ils sont appliqués a plus de sympathie pour le lieu qu'occupe la fluxion. On ne doit pas non plus oublier, relativement au lieu d'élection, la puissance sympathique qui lie entre eux les organes situés dans une même moitié du corps ; c'est pour tenir compte de ces rapports réciproques, que si l'on veut diminuer une congestion de l'utérus occasionnée par une irritation locale, il convient, comme le veut Hippocrate, d'appliquer des ventouses aux glandes mammaires : « *Mulieri si voles menstrua sistere, cucurbiculam quàm maximam ad mammas appone.* » Cette conduite n'est pas irrationnelle, si l'on considère que l'état d'éréthisme produit pendant l'allaitement par les lèvres du nourrisson, dirige en partie vers le sein la congestion déviée de l'utérus.

Quand la fluxion, devenue locale, est concentrée dans un organe, c'est la dérivation qu'elle réclame, c'est-à-dire, l'évacuation autour de la partie qui semble s'être dégagée de tout lien environnant, puisqu'il ne répond pas à des sollicitations plus

éloignées : les indurations chroniques du sein pouvant dégénérer en cancer, retirent des avantages incontestables de ces déplétions, aussi bien que l'inflammation locale des mêmes glandes occasionnée par une violence de l'extérieur.

Quant aux exutoires, ils se recommandent par leur action attractive qui change les mouvements vicieux de la nature, et par l'issue continuelle qu'ils donnent à des humeurs dont la congestion sur des organes importants peut occasionner des engorgements passifs, des phlegmasies chroniques. Leur utilité est principalement reconnue dans les tempéraments lymphatiques, indolents, et dans les effets ordinaires et variés que produit de préférence l'affection scrofuleuse : « Le cautère mérite quelque considération, dit Fothergill, quand une femme a été dans sa jeunesse sujette à des éruptions cutanées, à des maux d'yeux, à des gonflements glanduleux, ou qu'il s'est manifesté chez elle quelques autres indices d'acrimonie, et que tous aient disparu vers le temps où les règles sont devenues régulières. »

L'exutoire, par l'irritation continue qu'il opère, fait alors diversion à la tendance que prend l'acte morbide à se faire jour par un organe, depuis que l'utérus ne lui en fournit plus les moyens. Le lieu d'élection de ce centre révulsif est soumis aux mêmes règles que les saignées locales réclament : aux jambes, l'application d'un irritant aura des

effets avantageux pour combattre des accidents cérébraux, produits par la sympathie des organes générateurs primitivement affectés ; sans qu'on doive rétablir le flux habituel, il est encore indispensable de fixer une déviation tout près de la partie qui livrait passage au superflu du sang, c'est-à-dire près du point de départ de la fluxion qui a abouti au cerveau, à moins toutefois que celle-ci, nouvellement localisée, ne se soit rendue indépendante à cause de l'éloignement du centre d'impulsion. Dans cette dernière condition, c'est tout près de l'organe qui continue à être affecté, que l'on applique le cautère dérivatif : aux fosses sous-clavières, quand le sommet du poumon commence à ressentir les atteintes d'une désorganisation tuberculeuse, sans occasionner encore ni maigreur, ni trop de faiblesse, ni mouvement fébrile; aux membres supérieurs, si un cancer se forme aux mamelles. Dans cette dernière circonstance, le fonticule peut se convertir en ulcère cancéreux, si le vice s'est emparé de tout le système; aussi, Gardien donne la préférence au vésicatoire, dont l'action est plus prompte, l'irritation superficielle étendue, la suppuration abondante. Le cautère agissait plus profondément, sa sphère d'activité était plus étendue, quoique l'irritation eût plus de surface ; il avait plus de lenteur, mais aussi plus de continuité dans son action. Une plus grande énergie est attribuée au séton ; mais il est plus douloureux et plus assu-

jettisssant. Ces divers désagréments, auxquels la plupart des malades ne se soumettent qu'avec répugnance, sont des moyens curateurs dont l'expérience nous montre l'efficacité. Ce sont des ressources analogues que la nature réserve au soulagement de l'économie, quand elle la délivre d'une maladie nuisible par la substitution d'une incommodité sans danger : elle procure des hémorrhagies utérines, qui remédient aux accidents que cause la pléthore locale, et deviennent ainsi, en se montrant, des signes favorables ; elles emportent avec elles des douleurs rénales, des pesanteurs hypogastriques, un malaise général, et souvent elles ne se bornent pas à dissiper les souffrances présentes, elles préviennent aussi certains désordres qui pourraient survenir dans la suite. Il est inutile d'ajouter qu'il faut se garder d'entraver sans circonspection cet écoulement, dont la suppression peut avoir des suites fâcheuses, et qui est rarement dangereux, à moins qu'il ne soit trop abondant : « J'ai vu, dit Raymond de Marseille, des femmes et des filles nager, pour ainsi dire, dans leur sang ; mais je n'en ai vu de mauvaises suites, que lorsqu'on l'avait trop supprimé. » Il faut néanmoins, être moins réservé pour l'hémorrhagie avec irritation locale, sans pléthore de tout le système, ainsi que dans les cas où la perte est dépendante d'une atonie locale ou générale.

Ne doit-on pas respecter aussi l'écoulement blanc

et quelquefois sanguinolent, qui peut prendre une marche périodique, et qui semble n'être produit que pour rendre plus insensible ou moins brusque l'arrêt de l'humeur qu'il remplace? Raymond de Marseille cite à ce sujet, d'après George-Philippe Nenter, une femme de soixante ans, qui, après avoir vu disparaître des flueurs blanches, se sentit atteinte aux lombes, au sacrum, aux cuisses, aux pieds, de douleurs si vives qu'elle ne pouvait plus marcher, et elles ne cessèrent qu'au moment où le flux blanc put être rappelé. Raymond de Marseille conjecture de ce récit, que ces douleurs ne pouvaient être que goutteuses ou rhumatismales, et il en conclut que les femmes seraient, tout aussi souvent que les hommes, exposées à la goutte, si leur matrice ne leur servait d'*égout* pour cette opiniâtre et douloureuse maladie. La persistance de ces écoulements peut continuer pendant fort longtemps, même d'une manière avantageuse, sans que l'utérus devienne malade; mais, si la peau vient à prendre une teinte blanche et terne, si la marche occasionne des lassitudes et des palpitations, il sera nécessaire de rendre plus modéré ce flux, cause d'une débilité nuisible. On doit encore procurer au sexe des soulagements hygiéniques, quand la matière expulsée occasionne des odeurs et des démangeaisons, et que, par son âcreté, elle excorie les parties qui s'offrent à son contact.

On ne peut pas s'arrêter davantage à l'idée d'ar-

rêter un écoulement hémorrhoïdal, pour peu que l'on songe aux maladies dont il peut affranchir l'homme même ; à plus forte raison, si les hémorrhoïdes remplacent d'une manière avantageuse le flux utérin chez la femme, au point de reproduire les mêmes dérangements quand elles viennent à perdre leur régularité. Ce mouvement vers l'anus doit être secondé, mais avec plus de prudence, sans abuser des purgatifs, surtout des préparations aloétiques ; l'irritation que celles-ci occasionnent au rectum, se communique trop aisément à l'utérus, à cause des relations anatomiques et sympathiques de ces deux organes, et lui imprime une tendance à la reproduction d'un mouvement qui doit être normalement supprimé. Si elles sont surveillées convenablement, il est rare que les pertes sanguines effectuées par l'anus exposent la malade à des dangers graves. Les accidents contre lesquels il faut se tenir en garde, proviennent de l'accroissement trop considérable des tumeurs, et de leur dégénérescence cancéreuse.

L'épistaxis, moins fréquente, réclame les mêmes égards de la part du médecin ; on en est aisément convaincu, quand on la voit alterner avec les derniers flux sanguins de la matrice. Salutaire au même titre que les crises, son utilité nous est déjà annoncée par les anciens. « *Mulieri, menstruis deficientibus, sanguis è naribus profluens bono est.* » Sa gravité n'est constituée seulement que par l'abondance exagérée de l'hémorrhagie.

On peut dire aussi de la diarrhée, que, loin d'être dangereuse, elle garantit par son existence d'accidents plus fâcheux : il est donc permis de s'attendre à des effets opposés, si elle vient à être arrêtée d'une manière intempestive. Ne voit-on pas des personnes habituées à se présenter à la selle, deux, trois fois par jour, être incommodées si ces déjections diminuent? Le mal sera plus imminent encore, si, comme le dit Chambon, le trouble de l'appareil digestif est produit par une surabondance de sang qui se porte aux intestins dans le temps critique. Portal a vu, plusieurs fois, l'hydropisie être la suite de la diminution d'un flux périodique des intestins; il cite le cas remarquable d'une dame, âgée d'environ trente-huit ans, et atteinte, depuis dix ans, d'un dévoiement séreux assez considérable, tous les douze ou quinze jours. Ce dévoiement durait, deux, trois ou quatre jours, et empêchait la malade de sortir et de vaquer à ses affaires. La région du foie et de l'ovaire droit offraient au tact un peu d'engorgement. La malade voulut, pendant deux fois, supprimer ce flux incommode par les astringents et les amers; mais les malléoles, les coude-pied et les jambes s'œdématièrent, et enfin le bas-ventre météorisé annonça une hydropisie ascite prochaine. L'usage des diurétiques, un ou deux purgatifs et l'apparition du dévoiement procurèrent la guérison au bout d'une quinzaine de jours ; et la malade finit par guérir, en prenant pendant longtemps des pilules savonneuses

avec les extraits amers et les martiaux, puis les eaux de Vichy et la terre foliée de tartre.

Lazerme a vu une apoplexie mortelle succéder à une diarrhée que les fatigues avaient supprimée. On ne doit pas conclure de ces faits qu'il faut laisser sans secours les malades dont la santé se ressent profondément d'une diarrhée trop abondante, ou qui produit des coliques, des tranchées, qui altèrent la nutrition, et deviennent la cause d'un amaigrissement et d'une faiblesse extrêmes. Il faut alors calmer les douleurs, soutenir les forces, modérer la violence des évacuations. C'est l'hygiène qui doit en partie constituer la base du traitement, en ayant soin de tourner, au profit du malade, ce commerce réciproque de sensibilité qui unit la muqueuse de l'intestin à la surface du derme, et qui est indiqué par cet aphorisme : *Cutis raritas, alvi densitas; et alvi raritas, cutis densitas*. Aussi, l'exercice sera doublement salutaire, en portant les mouvements à la périphérie dont la transpiration insensible acquerra plus d'activité, en rendant plus complète la digestion stomacale qui laisse aux instestins moins de travail pour une élaboration parfaite.

Les mêmes dangers, précédemment indiqués, s'observent d'habitude, si la nature ou l'art fait cesser brusquement des sueurs habituelles : la diarrhée, la dysenterie. l'épilepsie sont la conséquence de la répercussion. Raymond de Marseille cite, entre autres, une observation qui prouve combien il y a d'im-

prudence à s'opposer spontanément à cet effort de la nature, dont le résultat est de conserver la santé et de séparer de l'économie un superflu nuisible : « Une dame religieuse, dit il, qui, dans son enfance et dans sa jeunesse s'était trouvée fort sujette à des fluxions aux yeux et aux paupières, accompagnées de larmoiement, de rougeur, et quelquefois d'inflammation, ne se trouva tout-à-fait délivrée de ces incommodités, qu'à l'âge de puberté et lorsque ses règles parurent, ou pour mieux dire, lorsque en même temps ses pieds et ses jambes furent inondés de sueurs abondantes et fétides, lesquelles augmentaient beaucoup dans le printemps et dans l'été. Tant qu'elle les supporta avec patience, elle jouit d'une parfaite santé ; mais ne voulant plus les endurer, pour n'être plus incommode à ses compagnes dans le chœur et dans le réfectoire, elle se lava les pieds et les jambes, par le conseil de quelques femmes, dans une eau alumineuse fort astringente, qui effectivement fit disparaître les sueurs ; mais, peu de temps après, elle tomba dans des accidents épileptiques qui l'exercèrent violemment et fréquemment pendant environ trois ans, et qui ne cédèrent enfin aux remèdes que pour changer de scène. en se montrant par des glandes fort enflées et gorgées au cou. aux aisselles, par des boutons et des pustules sur le reste du corps ; enfin la phthisie pulmonaire scrofuleuse, accompagnée de la toux, suivie de crachats purulents, jaunâtres, verdâtres, et de la fièvre

lente avec des redoublements, termina les jours de la malade, à l'âge d'environ quarante ans, qu'elle avait passés, quoiqu'elle eût été toujours bien réglée, dans des infirmités continuelles, excepté tout le temps que les sueurs durèrent. »

Plutôt que de porter à la santé une atteinte si préjudiciable, il ne faut pas hésiter à conserver des incommodités qu'on rend moins désagréables par les soins de propreté, par le régime, par d'autres modifications hygiéniques. C'est à eux qu'appartient le soin de protéger la femme contre l'imminence morbide qui accompagne l'âge de retour. Quoique lents dans leur action, ils ne manquent pas de produire des effets préservatifs, d'autant plus solides qu'ils ont été plus gradués et sollicités avec plus de persistance. Le peu de prise que la dernière époque de la vie laisse aux habitudes nouvelles, rend indispensable cette application soutenue des moyens thérapeutiques; car les impressions du monde extérieur, si elles sont peu durables, passent alors inaperçues à des organes émoussés par l'usage de la vie, et qui demandent, pour changer le mode de réagir accoutumé, une action prolongée et constante.

Les dispositions morbides héréditaires, inhérentes à nos organes, par suite plus difficiles à déraciner, exigent pour leur communiquer du moins une modification curatrice, des soins encore plus assidus, surtout si l'on a déjà entrevu un commencement de la maladie que l'on a droit de

redouter, ou tout autre acte morbide dont la parenté étiologique avec l'affection imminente se trouve bien établie. On doit aussi redoubler d'attention, si la période dans laquelle le sujet va entrer, offre au mal les conditions les plus favorables de développement, et si c'est l'âge auquel les parents ont été plus profondément attaqués.

Pour espérer de rectifier ces tendances vicieuses de l'organisme, il est indispensable, nous ne saurions trop le répéter, de diriger vers ce but un concours harmonique de tous les agents médicateurs que l'hygiène met à notre disposition. Sans influence dans leur emploi isolé, ils deviennent tout-puissants par la convergence de leur action, même quand les habitudes font le plus sentir leurs caprices; et s'ils sont secondés par la sensibilité plus vive dévolue au sexe, par la flexibilité plus grande de ses organes, la résistance sera moins grande encore à l'impulsion de ces moyens naturels. Ceux-ci se tirent des objets nombreux avec lesquels l'être humain est en relation constante et sur lesquels il agit, tout en étant soumis à son tour à leur dépendance ; et il ne saurait en être autrement, puisque le monde extérieur fournit les substances destinées à s'unir à nos organes, à en faire partie, et par conséquent à coopérer à leurs fonctions. C'est pour cela que chaque population porte l'empreinte des lieux qu'elle habite ; elle reçoit une influence toute puissante des qualités de l'atmosphère, dont le con-

tact incessant s'exerce sur des surfaces d'une étendue considérable et d'une perméabilité excessive. L'homme, inévitablement lié à ce fluide qui l'entoure par des rapports dont l'harmonie est une des conditions de son existence, ne peut échapper à l'action de ses modifications diverses; l'état de pureté de l'air devient tout aussi indispensable à la guérison des maladies auxquelles il est sujet, qu'au maintien de sa santé. Que l'oxygène se trouve réduit en trop petite quantité ou que l'acide carbonique ait acquis des proportions trop considérables, les matériaux importés dans l'économie par la digestion ne reçoivent plus de l'oxygène les propriétés qui le rendent apte à s'unir à nos tissus, et l'hémathose devient insuffisante. C'est pourtant à l'époque critique que la respiration devrait être rendue plus active, s'il est vrai, comme le dit Michel Levy, que la menstruation constitue une respiration supplémentaire, en concourant à diminuer l'excès de carbone dans le sang.

L'air agit encore plus souvent sur la vie, par les propriétés que lui communiquent certains principes dont il est le véhicule, et qui s'y rencontrent pour la plupart d'une manière constante, quoique en proportions variées : l'électricité, qui se trouve en quantité d'autant plus forte qu'on s'avance vers l'équateur, cause, à l'approche des orages, un malaise indéfinissable, surtout aux tempéraments nerveux et sanguins ; c'est principalement lorsqu'elle est résineuse, qu'elle provoque le plus des frémis-

sements musculaires, une pesanteur générale augmentée par le défaut d'évaporation de la surface cutanée.

L'impression de la lumière solaire n'est pas moins évidente ; si nos organes s'en trouvent privés, ils ne peuvent parvenir qu'à un développement imparfait : la peau reste étiolée, mince, sans couleur, et recouvre des chairs molles, bouffies, baignées par un sang pauvre de globules, presque entièrement séreux ; les fluides blancs prennent une prédominance pernicieuse, et dénotent, ainsi que d'autres caractères saillants, le tempérament scrofuleux exagéré avec ses conséquences : déviations osseuses, tubercules du poumon, engorgements passifs. Au contraire, une distribution bien ordonnée de la lumière solaire communique plus de plasticité au sang, rend la nutrition plus active ; la peau se colore, devient plus animée, plus épaisse ; le système nerveux, suffisamment excité, rend les fonctions plus régulières ; les accidents morbides reçoivent une amélioration notable, s'ils ne marchent vers une guérison radicale. On ne peut nier à la chaleur inhérente aux rayons du soleil, une part bien réelle dans la production de ces effets salutaires chez les personnes molles ; leurs appareils organiques éprouvent le besoin d'un stimulus énergique pour l'exécution régulière des fonctions. Cependant les propriétés malfaisantes que les anciens attribuaient au soleil du mois de Mars, et qui sont relatives à l'im-

pression brusque du calorique auquel la peau avait cessé d'être habituée pendant l'hiver, nous avertissent des inconvénients dont pourrait être la suite une insolation non graduée ou poussée à l'excès. Elle est très-favorable à la résolution des affections qu'entretient la faiblesse, mais elle peut avoir l'inconvénient d'amoindrir les facultés digestives, en appelant trop fortement les mouvements à la peau dont l'exhalation devient surabondante; le foie, sous son influence, fournit aux intestins une hypersécrétion de bile; et l'expansion des fluides favorise les inflammations et les hémorrhagies, à la production desquelles peut contribuer la densité moins grande de l'air. La pression des couches atmosphériques, considérablement amoindrie sur les hauteurs, communique, en effet, au sang cette tendance à se porter au dehors. Aussi, des hémoptysies qui s'étaient déclarées sur les montagnes, ont pu se dissiper quand on a fait passer le malade dans des couches plus fortement comprimées.

A l'air froid et sec sont attachés d'autres effets; en rendant du robur aux tissus, il contribue à diminuer la mobilité du système nerveux, et à modifier ses affections en émoussant sa sensibilité. La peau se resserre à son contact, ralentit l'échange de gaz qu'elle effectue avec l'atmosphère, et force les poumons à redoubler d'énergie pour suppléer au défaut de respiration cutanée. La poitrine se dilate amplement, et reçoit sous le même volume,

à cause de l'action condensante du froid, une quantité plus considérable d'oxygène. Le sang revient au cœur plus vermeil, plus riche en globules, plus fibrineux par l'élaboration de l'oxygène, et prêt à ajouter à l'énergie que les organes ont déjà reçue à la surface. Le mouvement de l'extérieur à l'intérieur fortifie le tube intestinal, rend les digestions plus faciles, et contribue puissamment par là au soulagement des scorbutiques et des scrofuleux, dont les affections tendent à s'amender d'une manière notable. C'est de la même impulsion, que les organes excréteurs internes reçoivent un pouvoir fonctionnel enlevé aux appareils éliminateurs plus superficiels; mais aussi, à cause de cette rétropulsion, la crainte des métastases doit nous tenir en éveil. C'est pour les prévenir, que les promenades du matin, dont l'air frais a un effet avantageux incontestable, ne doivent être conseillées que tout autant que le soleil est sur l'horizon; et ce qui est non moins important, il faut que la peau rendue plus impressionnable par la chaleur halitueuse du lit, ait repris, en passant graduellement par une température moins chaude, son aptitude à supporter l'air extérieur sans accident.

Si l'air est chaud et humide, il a l'avantage de résoudre le spasme, de diminuer la tension et la contraction des tissus; mais il est peu propre à favoriser la nutrition, puisque le calorique et l'interposition de la vapeur d'eau entre les molécules

gazeuses l'ont privé, sous un même volume, de la quantité d'oxygène que réclame une bonne hématose. Le poumon saturé de vapeur ralentit ses sécrétions, de même que la peau ; l'ensemble des fonctions tégumentaires éprouve une action débilitante manifeste ; l'atonie et l'état nerveux font de nouveaux progrès. C'est encore dans l'air chaud et humide, que les effluves, les miasmes toxiques trouvent une condition favorable de développement.

Quand l'atmosphère est froide et humide, elle est peu propre à produire des modifications heureuses ; elle peut tout au plus amoindrir une irritation trop vive. Sous son influence, un relâchement considérable s'empare de nos tissus ; la nutrition éprouve une diminution d'activité notable ; les fluides blancs acquièrent une prédominance dangereuse, qui dispose aux scrofules, aux catarrhes, au rhumatisme, aux hydropisies, au scorbut.

L'atmosphère maritime, quoique contenant souvent une quantité élevée de vapeur, produit des effets tout opposés : tous les médecins s'accordent à dire qu'elle est plus salubre que celle des continents et des rivages. Les tempéraments lymphatiques, les scrofuleux, la phthisie, trouvent souvent dans son milieu une amélioration vainement demandée aux agents pharmaceutiques. L'air, fortement comprimé par les couches supérieures, à cause des régions inférieures qu'occupe l'Océan, est pourtant renouvelé d'une manière continue, et

renferme abondamment dans leur pureté les matériaux dont a besoin l'organisme; les rayons vivifiants de la lumière et de la chaleur peuvent pénétrer sur tous les points sans obstacle ; la température du jour, moins élevée que sur les terres semblablement disposées , offre peu de contraste avec celle de la nuit, et varie d'une manière insensible dans les diverses époques de l'année. Si à ces conditions favorables à la régularité de nos fonctions , vient s'ajouter un principe médicamenteux entraîné par l'évaporation, et propre à modifier les constitutions molles, l'action continue et modérée de tant d'agents salutaires convergeant au même but , ne pourra manquer d'opérer un changement profond et durable.

Les caractères hygiéniques qui se rapprocheraient le plus des précédents , se rencontreraient sur les côtes , si elles n'étaient diversement modifiées par la disposition des lieux, par les influences de proximité : l'exposition peut empêcher ou favoriser les bons effets de l'irradiation solaire, faire régner de préférence tel ou tel vent, et procurer différens états météorologiques. C'est ainsi qu'un continent accidenté qui se laisse pénétrer largement par des golfes, se fait remarquer par la douceur et l'uniformité de la température ; des montagnes, des forêts, des cours d'eau, des marécages ne manquent pas de faire sentir aussi bien la puissance de leur voisinage.

C'est en connaissant les effets physiologiques que ces divers agents peuvent avoir sur le système vivant, que nous pouvons les diriger avec justesse dans la guérison de telle ou telle lésion organique ou fonctionnelle.

Les aliments ne peuvent manquer de concourir à leur tour aux diverses mutations qui s'opèrent en nous, en remplaçant les molécules rejetées par cette série de compositions et de décompositions ; et comme à chaque climat correspond un genre de nourriture particulier, il existe des distinctions tranchées entre les habitants des pays divers : l'habitant des vallées profondes, dont la nourriture se compose presque uniquement d'aliments farineux ou pâteux, de laitage, ne saurait être confondu par sa complexion phlegmatique avec l'homme impatient, d'une mobilité prompte, qui fait usage des produits aromatiques dans les contrées ardentes. Il faut donc tenir compte du climat pour le choix des aliments, si on les dirige comme correctifs d'un système d'organes prédominants, ou d'une fonction exagérée. Mais, ce qui doit servir de guide principal, c'est le tempérament, l'idiosyncrasie, la constitution, l'hérédité. Chez les femmes qui touchent à l'âge critique, on observe d'ordinaire une tendance vicieuse à la pléthore sanguine, aux congestions diverses ; ce qu'il faut prévenir par un régime doux, humectant, peu substantiel. Mais une diète uniforme ne peut couvenir également à toutes les

personnes voisines de cet âge ; ce n'est que lorsque le tempérament sanguin est prononcé, que les substances végétales doivent faire la base du régime : les fruits, les herbes potagères, les viandes blanches sont alternativement donnés, selon que le sujet les supporte mieux ou les choisit de préférence. Cependant, l'activité digestive des septentrionaux réclame une nourriture plus substantielle, afin d'offrir une résistance plus grande à la rigueur du climat, qui épuiserait bientôt les forces de la vie. Si la sérosité du sang s'exagère, s'il perd de ses globules, il éprouve le besoin d'un régime non moins restaurant, abondamment pourvu de matériaux solides, propres à donner du ton à des chairs flasques et blafardes : les viandes rôties, les aliments succulents et nutritifs sous un petit volume sont facilement assimilés, sans exagérer la fatigue du tube digestif. La stimulation communiquée aux viscères abdominaux par l'usage des condiments salins et aromatiques, rend, de plus, la circulation capillaire plus active, provoque la sécrétion abondante des fluides gastriques, et procure une digestion plus complète, une plus grande somme de sucs réparateurs. Les végétaux, quoique plus dépourvus de produits alibiles, mais souvent plus conformes au goût, trouvent aussi leur application chez les complexions faibles, pourvu qu'ils possèdent les propriétés toniques et excitantes communes aux crucifères. Ce n'est pas à ces personnes aux allures apathiques, que

l'usage des boissons alcooliques, corrigées par l'eau modérément fraîche, doit être interdit : astringents par le tanin, les vins rouges, les vins de Bordeaux, les vins amers, resserrent les tissus et réveillent les fonctions engourdies ; ils trouvent une nouvelle source d'indication dans les climats froids, où ils sont supportés avec une facilité surprenante, et où le besoin d'excitation se fait instinctivement sentir plus impérieux.

Ce qu'il faut éviter, c'est l'abus, qui produit des effets bien opposés à ceux qu'on recherche d'habitude par l'emploi des boissons fermentées ; la stimulation qu'elles procurent, trop souvent répétée, entraîne bientôt une irritation trop forte, dont la faiblesse et l'atonie sont la conséquence inséparable ; du côté des centres nerveux, les désordres qui viennent à la suite du peu de sobriété sont encore plus regrettables.

L'usage de ces excitants devra être plus restreint dans les climats chauds, aussi bien que chez les tempéraments pléthoriques, bilieux ; et la sensibilité déjà trop exaltée du système nerveux repousse tout autant son emploi et ses effets ; les irrégularités, les anomalies que présente le tube digestif des personnes de ce tempérament, exigent des ménagements continuels : les farineux, les substances flatulentes doivent être interdits et remplacés par les viandes blanches et par les aliments que l'estomac digère avec le plus de facilité.

Un autre ordre de moyens modificateurs non moins important et qu'il n'est pas permis de négliger, est fourni par les excrétions et les sécrétions ; outre qu'elles viennent en aide à l'accomplissement de certaines fonctions, elles délivrent l'économie des produits de la décomposition intersticielle, et entraînent en même temps avec elles des matériaux hétérogènes, dont la présence est nuisible à la vie ; elles servent de moyens curateurs aux maladies sans nombre dont nous pouvons être atteints ; ce qui montre suffisamment l'avantage immense qu'on retire à assurer les fonctions de la peau. L'exhalaison qui s'opère à sa surface, sert souvent de crise et parfois aussi de préservatif : c'est probablement à la vie active des camps, que beaucoup de militaires doivent de ne pas être atteints des symptômes secondaires ou tertiaires de la syphilis ; et quant aux sueurs locales, Raymond de Marseille nous montre de quelle utilité elles ont été pour lui, pendant la peste désastreuse de 1720 : « Dès que cette cruelle maladie parut, dit-il, je sentis mes aisselles, contre l'ordinaire, fort chaudes et humides, et quelquefois j'y souffrais des ardeurs et des cuissons peu supportables. Cette incommodité, qui m'était fort nouvelle, me dura tout le temps que ce fléau se fit sentir, et elle ne s'évanouit que lorsqu'il eut entièrement cessé, c'est-à-dire dans le printemps de 1721.

» La peste reparut dans le printemps de l'année suivante, et les mêmes sueurs, ardeurs et chaleurs

me reprirent sous les aisselles ; mais enfin elles se dissipèrent par l'entière extinction de ce fléau, dont on ne vit aucune trace au commencement de l'automne de cette même année.

» Quoique, dans cet état et dans ces deux différents temps, je fusse employé au service des pestiférés, dont je voyais journellement un grand nombre, je n'ai jamais joui d'une meilleure santé. Je devins même plus gras que je n'étais auparavant. Je puis dire, cependant, que j'aurais infailliblement succombé aux peines, aux chagrins et aux risques auxquels je me voyais exposé, si la divine Providence, que je dois éternellement louer et remercier, ne m'eût pas procuré ces salutaires sueurs pendant ces tristes temps. »

N'y aurait-il à redouter que les effets nuisibles de la suppression brusque de la transpiration, on est suffisamment autorisé à favoriser les fonctions tégumentaires. Nous ne devons pas moins surveiller les actes du poumon, uni à la peau par une solidarité fonctionnelle remarquable ; il peut rejeter comme elle des produits inutiles ou morbides, éliminés avant la ménopause par les pertes de la menstruation. Lorsque l'éther, le musc et d'autres substances volatiles ont été introduites dans l'économie, on s'aperçoit que celle-ci s'en débarrasse principalement par les voies aériennes ; et chacun de nous peut avoir remarqué qu'après un séjour prolongé dans une salle de dissection, l'air rejeté de la poitrine a aquis une

odeur tout-à-fait semblable à celle qu'exhalent d'ordinaire les amphithéâtres d'anatomie, et que les sécrétions, soit des bronches, soit des amygdales, produisent sur le palais une sensation analogue à celle que communique à la pituitaire l'atmosphère cadavérique. La régularité de cet échange réciproque entre l'économie et le monde extérieur est de toute nécessité dans l'intérêt de la santé; elle nous prescrit d'exciter ou de ramener dans de justes limites l'activité des diverses fonctions sécrétoires, quand elles s'écartent de leur type normal : c'est dans ce sens que nous dirigeons les divers modificateurs qui se trouvent à notre disposition, aliments, vêtements, exercices, atmosphère, etc., et dont l'influence est bien constatée. De ce nombre est l'usage des bains, si propres à maintenir la souplesse des téguments. Outre qu'ils désobstruent et qu'ils maintiennent plus ouverts les pores innombrables de la peau, ils agissent encore par leur température, par les agents médicamenteux qu'ils renferment, et par la réaction qui leur succède : le bain frais enlève au corps un excès de chaleur qui nous énerve et engourdit nos fonctions; il rend à la peau son ressort, aux organes digestifs leur tonicité. S'il est plus froid, il doit être de courte durée pour permettre une réaction complète; il excite la circulation cutanée, et amoindrit la susceptibilité du système nerveux en augmentant l'énergie musculaire. Il produit avec les bains de mer des changements merveilleux chez les tempé-

raments atoniques, à fibres molles, dont la nutrition se trouve par là activée, les tissus renforcés. S'il est tempéré, il éteint l'éréthisme nerveux, procure une détente générale, du relâchement, et diminue les forces s'il est prolongé. L'eau à température trop élevée devient plus nuisible qu'utile à qui en fait usage comme bain; elle accélère la circulation artérielle, excite d'abord, pour plonger dans l'accablement ensuite, si une congestion ne s'est déjà manifestée vers l'organe encéphalique.

Un effet qui n'échappe pas aux moins observateurs, c'est le surcroît d'action dont jouit le rein, aussitôt que le corps est plongé dans un milieu liquide; la solidarité fonctionnelle qui lie intimement nos organes sécréteurs, leur impose l'obligation de se venir en aide, et les muqueuses ne sont pas exemptes de cette loi; mais celle de l'intestin demande à être ménagée à l'époque critique, où tout purgatif drastique est repoussé par les rapports sympathiques qui unissent l'utérus à la surface rectale.

Les vêtements, qui entretiennent la chaleur et excitent doucement les papilles nerveuses de la peau, deviennent un stimulus exigé de la circulation, de l'exhalation, de la caloricité, dont les progrès de l'âge entraînent l'affaiblissement progressif. L'harmonie des fonctions demande, pour se maintenir, que les exigences de la mode soient sacrifiées à l'entretien d'une température uniforme; elle ne s'accorde pas avec la pression trop forte des baleines

de corset, dont l'action prolongée altère diversement la santé : l'estomac comprimé s'alonge, se rétrécit et prend une direction oblique; les aliments n'y subissent plus une élaboration complète ; la nutrition éprouve des dérangements en rapport ; les poumons entravés dans leur jeu n'entraînent dans leur cavité qu'une quantité insuffisante d'air, et les viscères repoussés du thorax, gênent la circulation en devenant le siége de stases sanguines.

Ce n'est pas que les corsets doivent être proscrits d'une manière absolue; modérément serrés' ils fournissent à la partie supérieure du corps un point d'appui dont l'habitude a fait un besoin. Il n'est pas non plus nécessaire de forcer la femme à reposer dans des lits trop durs ; il suffit qu'elle n'abuse pas des lits trop mous, propres à entretenir la chaleur à un degré exagéré, à favoriser la faiblesse qui entraîne fréquemment des désordres nerveux. Ce dont elle devra s'abstenir avec soin, c'est de l'usage des cosmétiques, qui introduisent dans l'économie des matières toxiques, tout en portant préjudice aux actes de la peau : celle-ci devient par leur abus plus disposée aux éruptions herpétiques, qui favorise l'irritation.

Quant à l'influence profonde que les impressions morales exercent sur tous les actes de la vie, elle ne peut être méconnue, même des personnes étrangères à la médecine : si une émotion même légère nous surprend, nous sommes frappés du trouble, de l'ir-

régularité, de la discordance qui affectent indistinctement toutes nos fonctions : la muqueuse buccale se dessèche, la parole devient embarrassée, les urines se sécrètent avec plus d'abondance, les sens étrangers à ce qui nous entoure ne transmettent que des sensations imparfaites au cerveau, presque incapable de les percevoir. Pas un organe n'échappe au trouble que lui communique le système nerveux, et dont il est permis pourtant d'attendre parfois des effets fonctionnels d'un grand secours. Mais ils sont plus souvent dangereux par les perturbations générales qui ébranlent profondément l'économie ; *plus à craindre dans l'âge critique*, dit Gardanne, *ils provoquent des maladies de l'utérus ou de ses dépendances.* Alors que l'intérêt de la santé réclame le rétablissement d'une juste compensation de perte et de réparation par des évacuations continuelles, le sang qui sert de véhicule au détritus rejeté, ne reçoit que des impulsions intermittentes, irréguliers, saccadées ; la poitrine, comme resserrée, ne peut livrer à l'air qu'un accès imparfait, et l'estomac surtout ressent l'atteinte instantanée des vicissitudes de l'âme. Car, autant la digestion est aisée sous l'influence des affections douces, autant la tristesse la rend longue, pénible ; et l'harmonie de ses actes est complétement interrompue sous le coup d'une sensation plus vive ou imprévue. Bien des personnes délicates et faibles, agitées par la crainte et l'espérance auxquelles elles prennent part pour

des êtres imaginaires, ont autant à souffrir de cette tension nerveuse que des douleurs réelles ; avec cette source de maladies qu'elles puisent dans les spectacles, elles ont à éviter avec le même soin l'air enfermé qu'on y respire, et que les exhalaisons de la foule et des lustres ont méphitisé. Une étude capable de fixer leur attention, est plus propre à procurer quelque tranquillité avec des distractions aux âmes mélancoliques, à condition qu'elle ne sera pas dirigée vers des objets propres à exciter l'imagination, et qu'elle ne tiendra pas longtemps l'esprit captivé. Trop prolongée, elle exagérerait la sensibilité du centre nerveux, dont la tension est délassée à son tour par le jeu du système musculaire. Tout exercice serait utile pour leur procurer l'énergie vitale capable de rétablir l'équilibre rompu par la prépondérance du tempérament nerveux ; mais l'équitation et la vectation se trouvent contre-indiquées par l'appel fluxionnaire vers les organes qui ne sont plus aptes à recevoir le sang. Il y a plus d'avantages à attendre de la promenade à pied, par le mouvement qu'elle exige de tous les organes, surtout si elle est faite le matin, et aidée par l'action bienfaisante de l'air normalement proportionné.

Des exercices plus actifs sont réservés aux personnes bouffies et lymphatiques, dont le corps a besoin de se débarrasser le plus possible des fluides blancs dont il abonde ; ils donnent au sang poussé avec force, le stimulus que les organes réclament

pour les arracher à leur apathie et activer leur mouvement. Mais il faut scrupuleusement surveiller les excrétions cutanées qui peuvent s'exagérer, et dont il faut empêcher la suppression brusque. Aux personnes dont l'hématose est active, et chez lesquelles il y a indication de favoriser les pertes sans accélérer à l'excès la circulation, on a soin de leur proscrire les efforts violents, en conseillant les marches prolongées qui éliminent les fluides superflus. Quant aux bilieux, ils se trouvent mieux des promenades plus modérées en bateau et en voiture; et, dans tous les cas, on ne permet l'ingestion des aliments, que tout autant que le calme est rétabli. Quels que soient, en un mot, les tempéraments et les constitutions, c'est une dépense bien proportionnée de l'activité, et non un épuisement complet, qu'exige l'exercice régulier des fonctions : la fatigue immodérée, la surexcitation cérébrale provoquée par les travaux de l'intelligence, font bientôt ressentir leurs effets désastreux, si l'on n'obéit au besoin de réparation à laquelle l'épuisement invite. A la faiblesse, à l'amaigrissement que procurent les veilles, s'ajoute l'influence d'un air enfermé, des émotions, des méditations profondes, dont l'affaissement et le délire sont d'ordinaire le résultat, quand le sommeil ne vient pas y remédier à propos. Au contraire, la suspension des actes de la vie animale, la dépression des fonctions de la vie végétative, permettent à chaque organe en repos de recouvrer une activité

nouvelle, et de se laisser pénétrer, par le relâchement qu'ils éprouvent, d'une plus grande abondance de matériaux nutritifs. Aussi, l'obésité, la pléthore sont généralement l'apanage des personnes qui tombent dans cet autre abus. Il faut donc savoir garder un juste milieu, si l'on veut éviter les effets de ces excès opposés, et ne pas oublier que ce n'est qu'en contre-balançant, les uns par les autres, les divers actes de la vie, qu'il nous est permis d'entretenir en harmonie le cercle de l'existence. Par ce moyen aussi, les femmes peuvent espérer de prévenir *les maux qu'elles redoutent alors, et qui dépendent presque toujours*, dit Gardien, *de causes qu'elles pourraient éviter.*

Quand elles se soumettent aux privations qu'on leur impose, qu'elles ont écouté et suivi les préceptes de la sagesse et de la raison, leur soumission est communément récompensée par la conservation de leur santé, à laquelle la ménopause ne saurait apporter aucune altération durable.

Vu, permis d'imprimer,

Le Président-Censeur,

RECH.

FIN.

QUESTIONS TIRÉES AU SORT,

SUR LESQUELLES

LE CANDIDAT RÉPONDRA VERBALEMENT

d'après l'arrêté du 22 mars 1842.

Chimie médicale et Pharmacie.

Comment constater la sophistiquerie de l'iode, soit par de la limaille de fer, soit aussi par de la houille ?

Chimie générale et Toxicologie.

Décrire les expériences qui établissent la composition de l'eau, et celles qui peuvent donner le plus exactement la composition de ses éléments. Quelle est sa formule atomique ?

Botanique.

Quels sont les caractères différentiels les plus tranchés entre la racine et la tige ?

Anatomie.

Du tissu jaune élastique considéré au point de vue de son organisation.

Physiologie.

Déterminer chez l'homme si le *vital* fait partie du *moral* ou partie du *physique*, ou s'il a des caractères qui nous obligent à l'étudier isolément quand il s'agit d'en spécifier la nature.

Pathologie et Thérapeutique générales.

Quelle division doit-on préférer en pathologie : celle d'interne et externe, ou celle de médicale et chirurgicale ?

Pathologie médicale ou interne.

L'ataxie doit-elle être considérée comme état morbide primitif essentiel ?

Pathologie chirurgicale ou externe.

De la hernie crurale.

Thérapeutique et Matière médicale.

Les agents pharmaco-dynamiques agissent-ils sur les fluides comme sur les solides ?

Opérations et Appareils.

Du traitement de l'anévrisme inguinal.

Médecine Légale.

De l'accouchement prématuré artificiel, considéré au point de vue médico-légal.

Hygiène.

Quels rapports y a-t-il entre la thérapeutique et l'hygiène ?

Accouchements.

Des diverses déviations de l'utérus.

Clinique interne.

Quelles sont les maladies et les traitements qu occasionnent les plus longues convalescences ?

Clinique externe.

De l'emploi de l'iodure de potassium dans la syphilis.

Titre de la Thèse à soutenir.

Age crtiique chez la femme.

FACULTÉ DE MÉDECINE.

Professeurs.

MM.

BÉRARD ❊, Doye .	*Chimie générale et Toxicologie.*
LORDAT O. ❊.	*Physiologie.*
DUPORTAL ❊.	*Chimie médicale et pharmacie.*
DUBRUEIL O. ❊.	*Anatomie.*
GOLFIN. ❊.	*Thérapeutique et Matière médic*
RIBES. ❊	*Hygiène.*
RECH ❊. Prés.	*Pathologie médicale.*
RENÉ ❊ ✠.	*Médecine légale.*
ESTOR.	*Opérations et Appareils.*
BOUISSON ❊,	*Clinique chirurgicale.*
BOYER.	*Pathologie externe.*
DUMAS.	*Accouchemens.*
FUSTER.	*Clinique médicale.*
JAUMES.	*Pathologie et Thérapeut. générales.*
ALQUIÉ.	*Clinique chirurgicale.*
MARTINS ❊, *Exam.*	*Botanique.*
N.	*Clinique médicale.*

Professeur honoraire.

M. LALLEMAND ❊.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
CHRESTIEN.	LOMBARD.
BROUSSE.	ANGLADA.
PARLIER ❊.	LASSALVY.
BARRE.	COMBAL, *Examinateur.*
BOURELY.	COURTY.
BENOIT.	BOURDEL.
QUISSAC, *Examinateur.*	

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

SERMENT.

—

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers Condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque!

—